

Entre le Doit et l'Avoir

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 18

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201091>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

là l'est bin eimbéteint qu'on ein seyé dinsé eimpouesena ?

— Eh ! l'est bin ési.

— Et coumeint faut-te fêrè ?

— Eh bin, quand on t'è baille dè l'ardzeint, t'è faut tot preindre, et quand te va atseta oquie à la boutequa, s'on t'è refusé dâi picès, c'est dâi foussés.

— Eh ! t'einléviné ! lè parbleu dinsé.

Entre le Doit et l'Avoir. — Un chef de comptabilité à un employé :

— Comment, ce travail n'est pas fini ; vous avez donc flâné !

L'employé, vexé : « Monsieur, pardonnez-moi, mais vous devriez peser vos paroles. »

— C'est bien ; alors, achevez votre balance !

Dimanche soir.

Tout le monde se promène,
Quand vient le soir, ce jour-là !
On s'en va deci, delà,
Comme le hasard vous mène.

Les papas et les mamans
Poussent d'un bras inlassable,
La poussette vénérable
Où sont les bébés dormants.

Les veufs s'en vont solitaires
Par les tranquilles chemins,
Laisant pendantes leurs mains,
Dont ils ne savent que faire...

Les garçonnets tout courants,
Dont les cris cassent la tête,
Font des niches aux fillettes,
A la barbe des parents.

En se donnant le bras toutes,
Les demoiselles du bourg
Chantent la chanson du jour,
Et s'en vont, barrant la route ;

Les gars suivent par hasard !
Chacun guignant sa chacune.
Et, de temps en temps, quelque'un
Vers eux jette un long regard...

Seuls, tandis que s'émancipe
Le village au soir tombant,
Les vieux, assis sur leur banc,
Tranquilles fument leur pipe.

A. ROULIER.

Petits tableaux de la vie vaudoise.

LA MILAINE ET L'ELBEUF

Je ne serais pas étonné si, après avoir lu ce petit article, vous m'accusiez de conservatisme outré ou de gâtisme à l'état latent. Je sais qu'il ne faut pas s'attaquer à la mode, et ne jamais rire, même sourire, de ce qu'on est convenu d'appeler progrès, avec roulement d'*r* et *e* très ouvert. Je n'ignore pas qu'il est défendu de trouver la situation économique nébuleuse et les dépenses des petits trop grandes pour leur bourse. Enfin, j'ai aussi, comme vous tous, au nombre de mes connaissances, de jeunes enthousiastes que la mode d'aujourd'hui hypnotise et qui rêvent déjà de la mode de demain. En un mot, et pour employer une expression contemporaine, afin de me faire pardonner peut-être mon conservatisme, je suis très *tuyauté* sur la façon dont la majorité des lecteurs et des lectrices du *Conteur vaudois* accueillera l'élucubration ci-jointe. Mais, tant pis, autant passer pour un fou et dire ce qu'on pense que de mériter la réputation d'homme sage en déguisant ses pensées.

Et cela dit, en forme de préambule, je débute. Oh ! il ne s'agit pas d'un sermon ; je n'en ai pas coutume et je n'ai jamais revêtu la robe noire du prédicant. A chacun son métier et les ouailles seront bien gardées. Cependant, il me paraît que si Messieurs nos ministres de campagne ou de montagne prenaient une fois, au

Jeûne, par exemple, mon sujet comme texte de leur méditation, personne n'en pourrait se plaindre.

De mon temps, quand j'étais gamin, le dimanche, au sortir de l'église, nous autres gosses, assistions au défilé des paroissiens, superbes dans leurs habits de fête, et tout fiers de tenir en main leurs *psaumes* plus ou moins volumineux. C'était à la campagne, une belle et grande paroisse de gens cossus, cultivateurs, vigneron, négociants, avec quelques *messieurs*, rentiers ou de professions libérales et quelques grosses nuques, administratives ou législatives, sans parler des régents.

La grande majorité de ces personnages, je parle de la partie masculine, même les grosses nuques, étaient vêtus de belle milaine brune, solide, résistante, et il faisait bon voir ces costumes rustiques sur le corps de ces forts gaillards qui les portaient d'ailleurs avec aisance.

— Quelques-uns, au sortir de l'office, après avoir *colergé* sur la place, reprenaient le chemin de leur demeure, éloignée du village ; alors, avant de se remettre en route, ils passaient sur leur veste une blouse neuve, d'un bleu pur, joyeux, et nous les voyions partir sur la route blanche, bordée de haies vives, puis disparaître bientôt à l'horizon, taches bleues perdues dans l'azur du ciel.

Et ils avaient bonne tournure dans ces costumes rustiques qui leur seyaient à merveille. Le pas cadencé, un peu lourd mais solide, l'allure décidée, le port de la tête, tout cela s'harmonisait avec l'ampleur du vêtement, la rusticité de la coupe, la solidité du tissu. On disait : « Ce sont des paysans, des montagnards, de braves lurons », et leur silhouette robuste répondait bien à ces paroles.

L'autre jour, j'ai assisté, comme autrefois, à la sortie de l'église de notre village. Il y avait des années que je n'y étais venu. La localité elle-même s'est modifiée. On a bâti. La cure est neuve, la maison du syndic aussi. Ils construisent une maison d'école, un collège comme on dit aujourd'hui, en attendant de prendre l'appellation française, aussi stupide qu'insignifiante : *groupe scolaire*. Car nous imitons singulièrement nos voisins d'Outre-Jura et leurs mœurs citadines. Mais, passons et revenons à nos paroissiens.

Lorsque ceux-ci parurent sur la place, qu'orent quelques beaux marronniers, je reconnus de vieux visages et ceux de mes contemporains, bonnes figures paysannes qui m'étaient, autrefois, familières, et dont le dessin n'a pu être oublié. Et je cherchais leurs fils, car on m'avait dit que Jean Zuber, Guillaume Bardet, Philippe Marion, Antoine Isenard avaient de beaux garçons, de fière et bonne race. Je cherchais donc à reconnaître ces neveux. — Ne sont-ils pas un peu nos neveux, les fils de nos camarades d'enfance !

L'assemblée entière s'écoula. Je n'avais personne reconnu. Il y avait bien là des jeunes gens, mais non des fils de paysans ; à les voir, on les eût pris pour des princes en séjour dans le pays. Ce ne pouvaient être les gosses à Jean, à Guillaume, à Philippe, à Antoine. Sans doute, pensais-je, le régent Ducret et le ministre tiennent des pensionnaires, et ce sont ceux-ci.

Cependant, j'eus la pensée de m'informer.

— Eh bien ! Jean, fis-je à l'ami Zuber, tu me présenteras ton garçon, j'espère ?

— Alors ! je crois bien. On en est bien content chez nous.

Et il appela :

— Pierre !

Un long jeune homme de vingt ans environ, sanglé dans un *complet* gris-perle, se retourna.

— Viens voir ici...

Et le père nous présenta l'un à l'autre. C'était le fils à Jean Zuber, un paysan déguisé en

monsieur. Alors, je compris mon erreur et pourquoi je ne les avais pu reconnaître. N'ayant tenu compte ni du progrès — en roulant les *r* et avec un *e* très ouvert — j'avais cru trouver là de braves garçons, vêtus de notre antique milaine, bien campés dans des costumes cossus. Au lieu de cela, je rencontrais des freluquets, vêtus de complets à 32 ou 35 francs, étriqués dans des vestons à la mode d'hier, dans des pantalons à la mode de jamais, et qui, s'ils faisaient quelque illusion de loin, n'en paraissaient que plus inélégants après un examen attentif. D'aucuns portaient des cols droits, des cols *carcans*, qui les gênaient horriblement, j'en suis sûr, mais, en revanche, complétaient fort bien le déguisement. Ils auraient pu dire : « On s'habille en monsieur ! » comme un gamin s'écrie au nouvel-an : « Je m'habille en marquis. » L'habit, dans les deux cas, ne fait jamais le moine.

Ah ! qu'il m'eût été plus agréable de voir tous ces gaillards vêtus à la bonne franquette par le tailleur villageois qui, jadis, venait à la journée et discutait avec nos mères, la coupe des vêtements cousus à la *crue* et en conscience. Et comme ils eussent paru plus à leur avantage, même aux yeux de deux ou trois jeunes paroissiennes en chapeaux empanachés, qui les *guignaient* de temps à autre.

Mais bast ! Les jours ne sont plus de ces mœurs simples. L'elbeuf a remplacé la milaine. Il l'a remplacée de fait, il l'a remplacée moralement aussi. Tout devient complet-réclame dans la vie. Tout est façade. Décidément, j'aimais mieux notre robuste rusticité et je veux retourner un de ces jours au village, en semaine, pour voir ces jeunes gens en blouse, cette fois, et le fossier en mains.

Ils seront plus vrais.

CLAUDIUS.

Ça ferait justement son affaire ! — Une brave femme sollicite un emploi pour son mari, dans une fabrique du chef-lieu.

— Tous mes regrets de ne pouvoir faire droit à votre demande, lui dit le directeur de l'établissement ; nous n'avons actuellement que fort peu de travail.

— C'est précisément ce qui conviendrait à mon homme !

Tzantzoillet et Trebete.

Po avai l'occasion dé verré on bocon lé rusés dei maquignons dé vatzés et dé tzévaux, faut alla ai fairez ao bein ai misés. Iquie, on est su d'oieré mè dé dzanliés què de vretas, ka cliiau pétioillons, d'au mélion, ein savont ti mè lé z'ons què lé z'autros ; demi-dozanna de cliiau lulus ont atant dé leinga què totés lé buyandairés de Dzenéva, et lè dzeins que s'é frottont avoué dei retoo dincé, risquon bein de faillai repondré coumeint Pequa-Saocece avai repondu à on maulonèto que lei demandavé se n'avai pas éta eingueusà avoué sa fenna :

— Oh ! voiquie, n'é pa pi éta eingueusà, mà einrossi ao tot fin.

Sé traové portant, decé, delé, dei fins finnauds que ne s'é laissent pas eintortoilli per cliiau bourgatârés, mà que savont au contréro lao zein djué dei totés charmantés.

Quauqués dzos devant 'na misa pè Rové-riaz, Tzantzoillet et se n'ami Trebete que demoravont, ion ein decé, l'autro ein delé dao Tzalagoubet, s'étonn vu à Lausena et bailli lo mot po la misa ; pas question dé la manqua. Trebete, qu'avai moda dé bon matin et gâpià coumeint on n'étiariu ao redou dao sélaio avai 'na saï superba quand l'arrevà ao café de l'Union. Dei fâceux, que cognessont l'osé, l'ont einvita à preindre lo picotin, et ont se bein su l'amusà à baïre et contâ dei gouguenetés, qu'aprè midzo lo cò étaï adé quie et brelantzivé bein prao fô avoué sa transpéubliaye